



Livres

Littérature française

Il ne manque pas d'ère

Philippe Sollers invente un nouveau calendrier d'obédience nietzschéenne.

Par Jean-Baptiste HARANG
jeudi 05 janvier 2006

Philippe Sollers Une vie divine Gallimard, 544 pp., 20 €.

Philippe Sollers Une vie divine
Gallimard, 544 pp., 20 €.

age 524, il ne reste plus qu'une page à lire, avant les annexes et quinze pages blanches où se reposer, le temps de multiplier par 34 les cahiers de 16 pages, page 524 donc, le livre commence par ces mots : *«Le pape est très convenable dans Mozart, et Ingrid et lui jouent parfois autre chose ensemble. Un pape, Mozart, une violiste, que vouloir de plus ? Assis dans un coin, M.N., pensif, les écoute. On se croirait, au début du 21^e siècle, dans un roman de Sollers.»* C'était donc ça, cette puce dans l'oreille, du Sollers, depuis le début on se doutait de quelque chose, cette ironie, ce bagout, ce goût, cette évidence à ne pas se payer de mots mais de les délivrer comme de l'or, cette vraie modestie qui nous épargne la fausse, cette manie et ce talent de citer l'autre pour ne pas fatiguer de soi, de se contenter de peu parce qu'on ne résiste pas à un mauvais bon mot (*«Le philosophe (...) garde son Kant à soi»*, page 125), et exiger beaucoup parce qu'on en a les moyens, exiger des lecteurs, exiger beaucoup de ses lecteurs : *«L'ennui est une ivresse. Je ne comprends pas sa mauvaise réputation»*, page 225. Du vrai, du bon Sollers.

Et puis tout à trac, au bas de la page ultime, cet envoi qui dément la précédente coquetterie : *«Paris, le 30 septembre 118.»* Nous ne sommes donc pas au début du 21^e siècle, mais bel et bien dans la première moitié d'un deuxième. Ce qui comptait dans la première citation, ce n'est ni le pape allemand, ni Mozart, ni Sollers, mais ces deux majuscules fondatrices, M.N., comme si ce 21^e siècle après J.-C. s'effaçait pour de bon sous l'évidence d'un nouveau temps, un temps commencé après notre ère, après que l'homme qui se prenait pour Dieu eut laisser place au surhomme qui annonça sa mort : on ne manque pas d'ère. M.N. ces lettres ne sont pas initiales, elles disent Monsieur N. *«M.N., au fond, comme Ulysse, s'appelle Personne en personne. Tous les noms de l'Histoire peuvent être lui. Nemo, Nihil, Nul, Nobody, Nothing, Néant, Nicht, Nichtung, Nessuno, Niente, Nada, Nadie»*, page 70. Nietzsche, Monsieur Nietzsche, M.N., le lecteur qui a pris la précaution de lire cette *Vie divine* dans l'ordre a fait tout le voyage avec Friedrich Nietzsche, le plus gros pourvoyeur de citations des cinq cent et quelques pages, *«En somme, vous faites beaucoup de citations, vous recopiez la bibliothèque ? Mais non, je ne "cite" pas, je suis au laboratoire, j'ai mes microscopes spéciaux, je montre»*, page 96. Et le montreur de cet ours de Nietzsche prend toujours le risque d'être mangé, et celui qui dit l'histoire, qui pose ses propres phrases à côté de celles de Zarathoustra n'en sortira grandi que s'il est grand déjà, ou diminué s'il manque de hauteur. Il faut être au moins Sollers pour courir cette chance, mais, une fois la greffe prise, l'ombre du tuteur embellit tout le buisson.

Pas plus que pour le Christ, entre l'avant et l'après M.N. il n'y eut d'an zéro (on sait même que Jésus est né quelques années avant J.-C.), ce 30 septembre 118, à supposer que Sollers posât sa plume en septembre dernier, correspondrait à faire du 30 septembre 1888 le premier jour de la nouvelle ère. Nietzsche est né le 15 octobre 1844 à Roecken, en Prusse, et mort le 25 août 1900 à Weimar, mais *«c'est le 30 septembre 1888 que M.N., qui signe L'Antéchrist, promulgue sa Loi contre le christianisme. Il appelle à une "guerre à outrance contre le vice". Ce 30 septembre est la date finale du "faux calendrier". Voici le "jour du Salut, premier jour de l'an 1". A Turin»*, page 169. Voilà pour la date, fonder un calendrier n'implique pas de fonder une religion, surtout si Dieu est mort le jour de l'an 1 et si le Diable en est orphelin, mais M.N. est écrivain, il faut se fier à son oeuvre plutôt qu'aux pompes des autres.

Une vie divine n'est pas une biographie de Friedrich Nietzsche, ni un clafoutis de citations dont Sollers n'aurait écrit que les cerises, c'est un roman d'aujourd'hui, an de disgrâce¹¹⁹ après le coup d'éclat de M.N., avec un narrateur, philosophe ambulateur, hédoniste et circonspect (il ressemble à l'auteur mais brûle tout ce qu'il écrit) et des créatures bandantes, dont l'une, Nelly, autre philosophe avertie, ne baise qu'en lisant des pages entières d'ouvrages de saison ou de raison (elle lit à haute voix, pas la bouche pleine) et l'autre, forcément, s'appelle Ludivine, pour qu'on la lise divinement (le prénom de leur fils est Frédéric, comme l'autre). Mais on l'appelle Ludi parce que ça va comme un lundi. Sans haine. Sans haine et sans crainte, le philosophe vivant et désabusé accompagne l'autre, le fondateur du temps nouveau, le visionnaire lyrique, sans s'y mesurer, il se dit *«fou à petites doses»*, il dit qu'un philosophe défroqué est plus explosif qu'un curé. Il s'efface devant une ambition trop grande, la laisse à ses exercices d'admiration, il dit qu'*«il est dangereux de se rapprocher trop de soi-même ; c'est la folie»*, c'est cette folie qui rôde à Turin, la folie de l'an 1. Nietzsche a écrit que la solitude l'a englouti comme une baleine. Le philosophe goguenard, lui, convoque Baudelaire ou Marx lorsque Nelly provoque une «séance», et, plutôt que d'être seul, il suit Ludi au bout du monde en parlant d'autre chose, ou ne parlant de rien. Il sait des histoires, une dernière pour la route, il en sait mille : *«On dit que le philosophe grec Empédocle a laissé ses sandales sur le bord du cratère, avant de se jeter dans l'Etna. L'épisode fait un peu mosquée. M.N., lui, avant de s'élancer dans le feu, a laissé derrière lui son corps devenu un volcan éteint, crucifié mentalement par des idiots et des dingues. Ça ne les convertira pas pour autant.»* Pourtant, un crucifié...

<http://www.liberation.fr/page.php?Article=348995>